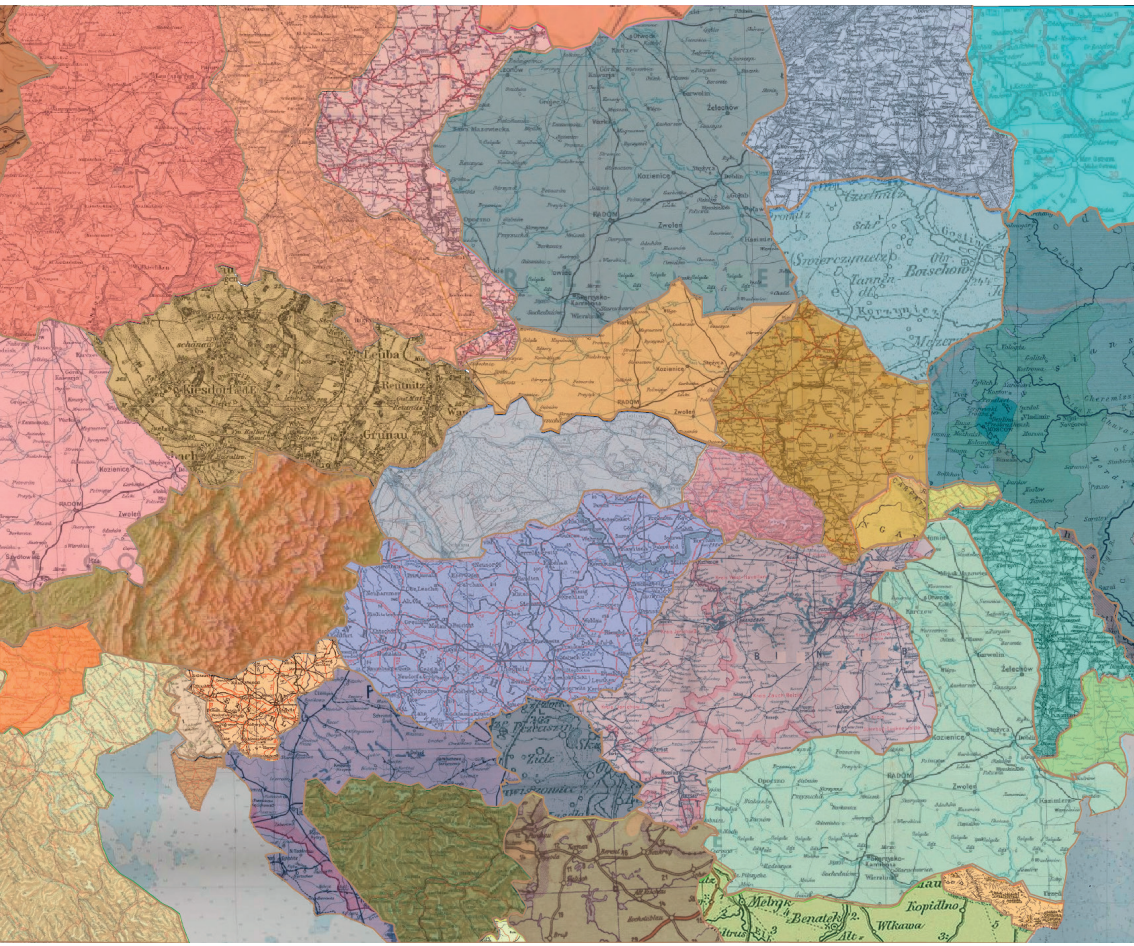
BÉATRICE VON HIRSCHHAUSEN

LES PROVINCES DU TEMPS

FRONTIÈRES FANTÔMES ET EXPÉRIENCES DE L'HISTOIRE



CNRS ÉDITIONS

Les provinces du temps

Frontières fantômes et expériences de l'histoire

Béatrice von Hirschhausen

Les provinces du temps

Frontières fantômes et expériences de l'histoire

CNRS ÉDITIONS
15 rue Malebranche - 75005 Paris

Du même auteur

Hirschhausen B. von, L*es nouvelles campagnes roumaines. Paradoxes d'un retour paysan*, Belin, Paris, 1997.

Hirschhausen B. von, Gresillon B. (dir.), *L'Allemagne en chantier*, Les travaux du Centre Marc Bloch, cahier n° 11, Berlin, 1998.

Miard-Delacroix H., Garner G., Hirschhausen B. von, *Espaces de pouvoir, espaces d'autonomie en Allemagne*, Éditions du Septentrion, Lille, 2010.

Hirschhausen B. von, Lacquement G. (dir.), *Réinventer les campagnes en Allemagne : paysage, patrimoine et développement rural*, ENS Éditions, Lyon, 2012.

Hirschhausen B. von, Grandits H., Kraft C., Müller D, Serrier T., *Phantomgrenzen – Räume und Akteure in der Zeit neu denken* [Les frontières fantômes – repenser espaces et acteurs dans la durée], Wallstein Verlag, Göttingen, 2015.

Esch Michael G., Hirschhausen B. von (dir.), *Wahrnehmen, Erfahren, Gestalten. Phantomgrenzen und soziale Raumproduktion* [Les frontières fantômes et la production sociale des espaces], Wallstein Verlag, Göttingen, 2017.

© CNRS Éditions, coll. « Espaces et milieux », Paris, 2023
ISBN : 978-2-271-14536-9
ISSN : 1269-701X

« Le monde est une toile que nous tissons de récits. »

Olga Tokarczuk, trad. Maryla Laurent, *Le Tendre Narrateur*, Les Éditions Noir sur Blanc, p. 11-12.

Sommaire

Introduction 9

Première partie. Les questions que soulèvent les cartes..... 31

Chapitre 1. Des structures et des imaginaires 33

Chapitre 2. Traces des frontières historiques dans l'espace polonais 65

Chapitre 3. Enjeux théoriques de l'objet..... 89

Deuxième partie. Historiciser les espaces à partir des acteurs..... 127

Chapitre 4. Enquête dans l'épaisseur des lieux..... 129

Chapitre 5. De la possibilité d'une histoire des choix vernaculaires : entre espaces d'expérience et horizons d'attente 167

Chapitre 6. Les traces du passé viennent (aussi) du futur..... 205

Chapitre 7. Essai sur le concept de « géorécit » 239

Troisième partie. Spatialiser le temps..... 257

Chapitre 8. Comment l'espace refigure le temps – Essai d'application à l'Allemagne orientale..... 259

Chapitre 9. Géorécits de l'Europe médiane..... 295

Conclusion 335

Références citées 349

Index thématique..... 381

Liste des figures, illustrations et encadrés..... 389

Table des matières 393

Introduction

Comment traiter aujourd'hui des différences géoculturelles ? Autrement dit, dans quelle mesure des aires, des entités ou des régions culturelles offrent-elles des niveaux pertinents de description des différences sociétales ? Des régions comme les Balkans ou l'Europe centrale, le Maghreb, le Mezzogiorno ou la Galicie, pour ne prendre que quelques exemples, offrent-elles des niveaux signifiants pour la compréhension des sociétés et quel est le statut à leur accorder ?

Longtemps, la question avait pu paraître claire et faire consensus. Une « aire » ou une région culturelle était perçue comme un niveau majeur de description du monde, établi au fil des siècles à partir d'un moment historique de cristallisation d'un système culturel sur un territoire. La reproduction dans la longue durée d'ensembles « civilisationnels » était affaire de stabilisation et de transmission, dans un continuum historique, de structures normatives, sociales et institutionnelles (Braudel 1987 ; Bonnemaison 2000 ; Bruneau 2010). Selon ce schéma, une aire ou un sous-ensemble culturel existe en soi, avant d'être identifié par les savoirs géographiques et historiques. Depuis les années 1980, un débat s'est pourtant ouvert.

Les paradoxes contemporains de la question géoculturelle

Les mises en cause directes ou indirectes des moyens d'analyse sont venues de plusieurs côtés. Les *postcolonial studies* d'abord, qui se sont engagées dans le sillage d'Edward Said (1980 [1978]) accusant les savoirs orientalistes d'avoir « dramatisé » la différence orientale afin de mieux légitimer la suprématie européenne ; depuis lors, nombreux sont les travaux conduits pour déconstruire les savoirs régionalisés, qui ont mis en lumière leur dimension idéologique, centrée sur l'Occident

et leur propension à essentialiser les différences entre les cultures ; les recherches sur les « *mental maps* » – ici compris comme imaginaires des découpages du monde –, qui sous-tendent les savoirs régionaux, ont mis au jour et historicisé les valeurs et les jugements implicites qu'ils colportent (Conrad 2002). Nous disposons aujourd'hui d'une riche historiographie des « inventions » savantes et politiques de différentes aires culturelles : histoires de l'invention de l'Europe orientale (Lemberg 1985 ; Wolff 1994), des Balkans (Todorova 2011 [1997]), de la Méditerranée (Bourguet *et al.* 1998 ; Deprest 2002), de l'Extrême-Orient (Pelletier 2011) ou des continents (Grataloup 2009 ; Capdepuy 2012), qui ont déplacé le regard des objets régionaux découpés dans l'espace terrestre vers les modalités et les raisons de ces découpages.

L'historicisation des « métagéographies » qui ont organisé les savoirs géographiques et les représentations du monde (Lewis et Wigen 1997) a ainsi rompu avec une lecture naturalisée des différences géoculturelles ; elle a introduit une distance critique entre les objets régionaux et leurs représentations ; elle en a relativisé la pertinence. Une vaste et ambitieuse enquête mondiale conduite dans les années 2010 pour identifier les représentations vernaculaires du monde a par ailleurs démontré la grande variété des cartes mentales et des limites tracées entre les aires culturelles par des habitants ordinaires (Didelon-Loiseau 2014 ; Didelon-Loiseau *et al.* 2011, 2018).

Ce sont des géographes de langue anglaise qui, les premiers, ont pris acte de la contingence des découpages régionaux et entrepris de trouver, dès les années 1980, de nouveaux modèles théoriques pour étudier les différences entre les sociétés. Les auteurs se reconnaissant d'une « *New Regional Geography* » se sont ressaisis de la question des spécificités « régionales » en se démarquant des approches objectivistes tendant à les réifier d'une part, et des déconstructions radicales qui les réduisent à des imaginaires savants d'autre part (Thrift 1983 ; Massey 1984, 1985 ; Pred 1984 ; Paasi 1986 ; Gilbert 1988 ; Entrikin 2001 [1991] ; Berdoulay et Entrikin 1998 ; Staszak 2001). C'est dans leur sillage qu'ont été mises au jour les logiques performatives par lesquelles les sociétés se distinguent de leurs voisines et instituent leurs différences.

La mise en cause poststructuraliste des « grands récits » (Jean-François Lyotard) a fourni un second faisceau d'arguments et de critiques : elle a conduit à réviser les théories de la modernisation ou du développement, qui avaient rabattu les différences géographiques sur une histoire linéaire en les indexant à une échelle de mesure universelle de la modernité, du progrès ou de la civilisation, selon un schéma « historiciste » prétendument énoncé « depuis nulle part »

(Chakrabarty 2009 [2000]). La pensée anticoloniale en avait d'ailleurs antérieurement déjà fait le procès. Les idées de centre et de périphérie, de développement et de sous-développement ou de « limite Nord-Sud » (Capdepuy 2007) renvoient, comme l'a montré Christian Grataloup (2011, p. 17), à une « géographie de l'histoire » qui ne peut prétendre à la neutralité et qui a colporté, souvent à l'insu de ses auteurs, les visions et les normes de l'Occident, confortant l'idée de sa « supériorité » et justifiant sa suprématie. Le temps historique sert alors de mesure à la distance culturelle supposée séparer l'Occident du reste du monde ; les spécificités régionales sont lues à l'aune de cette distance, le plus souvent comme des facteurs de « retard », comme des freins au développement, handicapant l'importation et la diffusion de modèles plus « avancés » ; dans certains cas, à l'inverse, ces spécificités sont vues comme des adjuvants, tel le confucianisme souvent mobilisé pour tenter d'expliquer par exemple le spectaculaire essor économique de la Chine. L'historicisation et la relativisation de ces schémas (Lefort et Pelletier 2006) ont accompagné l'effacement, pointé par Edward Soja, de la primauté du temps sur l'espace dans le regard contemporain porté sur le monde ; elles finissent elles aussi par mettre en doute les effets structurels et les découpages aux échelles moyennes et par valoriser les approches microgéographiques attentives à la capacité d'agir des personnes (« *agency* » traduit en français par « agentivité ») et ajustées à une lecture éclatée du monde, rétive aux analyses agrégées à un niveau régional d'entités géoculturelles.

Cette conjoncture scientifique a profondément ébranlé les approches classiques des aires culturelles : elle a conduit, par-delà les positionnements théoriques antagonistes, à une mise en question *de fait* des découpages du monde en régions. Cette mise en cause ne prend pas forcément la forme d'une critique frontale et argumentée. Elle se produit le plus souvent subrepticement par effacement silencieux du niveau régional de l'agenda de la recherche, y compris en géographie dont il fut pourtant un niveau quasi fétiche. Du coup, la saisie des différences culturelles dans le monde a changé d'échelle. Elle a changé d'échelle spatiale en déplaçant l'enquête vers les situations locales dans un projet de description d'un monde multiconnecté ; elle préfère s'intéresser aux processus localisés de « métissage », d'« hybridation » ou – pour échapper à l'implicite d'une pureté originelle que véhiculent les références biologiques de ces deux métaphores – de « branchement » (Amsell 2001), afin de se dégager de tout essentialisme culturel. L'enquête a aussi changé d'échelle temporelle : rares sont les chercheurs qui se risquent sur le terrain des longues durées braudéliennes. Bernard

Lepetit (1999) en faisait déjà le constat, à la fin des années 1990, et observait que les démarches tendaient à évacuer l'historicité des situations et à privilégier une approche présentiste des interactions sociales et culturelles.

Ce constat n'est toutefois pas exempt de paradoxes. En dépit des déconstructions multiples dont les échelles régionales ont pu (à juste titre) faire l'objet, les aires culturelles continuent de structurer, sous différentes formes, les représentations ordinaires du monde ainsi que les savoirs. Sur le registre quotidien, elles ordonnent dans le sens commun nos imaginaires des différences entre les sociétés. Sur le terrain institutionnel, l'idée qu'il existe des ensembles « civilisationnels » qui nouent histoire, espaces et cultures selon des modalités spécifiques, continue à délimiter des périmètres d'expertise (« centre d'études balkaniques », chaire d'« histoire latino-américaine », « Revue d'études slaves » ou « Institut du monde arabe »). Ce paradoxe, qui voit les aires culturelles revenir par la fenêtre des pratiques de recherche et des politiques scientifiques, n'est pas le résultat d'une inertie des institutions académiques. À un niveau élémentaire et pragmatique, ces découpages engagent en effet des compétences linguistiques et des familiarités culturelles nécessaires à la production de savoirs situés. Sans chercher forcément à tracer des limites géographiques entre différentes « aires », les partages institutionnels et leurs intitulés prennent acte des différences et des particularités des sociétés et de leur inscription dans l'espace. C'est certes l'accès linguistique aux sources et aux matériaux empiriques qui les commande, mais les partitions institutionnelles reposent aussi sur l'hypothèse plus ou moins explicite de la pertinence en termes d'analyse des connivences entre spécialistes d'ensembles régionaux, ceux-là mêmes que l'on s'emploie à déconstruire.

Le paradoxe géoculturel prend également sa source à un niveau théorique, au cœur même de la critique poststructuraliste : en demandant à relocaliser la pensée de la modernité, en interrogeant comme le fait Chakrabarty « le lien rattachant la pensée à son lieu » (2009 [2000], p. 21), le poststructuralisme réintroduit la question de l'espace. Certes, le « lieu » dont il est alors question est une localisation idéelle, plus abstraite que géographique ; c'est une idée de lieu qui fait peu référence à sa dimension territoriale ; elle est avant tout affaire de langue et de préjugés formés au fil d'histoires particulières et qui innervent à son insu l'expression des catégories et concepts. Mais l'origine située des idées ne peut être détachée de la « pâte » sociale où elles ont pris corps, ni se soustraire à la question de la spatialité et des échelles de leur construction : à quel niveau géographique, et sur quelle étendue,

l'Europe que Chakrabarty cherche à provincialiser est-elle établie ? En quels contextes particuliers se déploient les réalités non européennes, qui interprètent, traduisent, transcrivent, incorporent ou récusent, selon leurs modalités propres, le schéma historiciste occidental ? La question des échelles de construction de ces différences demeure, le plus souvent, sous forme latente. La littérature existante ne pose que rarement la question de leur dimension spatiale.

Mais qu'y a-t-il entre le niveau « global » et planétaire et le niveau microsocial des interactions interpersonnelles et des bricolages identitaires de toutes sortes ? Les recherches contemporaines ont montré, déjà depuis William H. McNeill puis avec les riches développements de l'histoire connectée et de l'histoire globale, l'importance des emprunts, des hybridations, des métissages, des « entrelacements » du monde (Stanziani 2018). Mais doit-on se résoudre à considérer le monde comme un unique grand écheveau ? S'il est bien avéré qu'on ne peut pas non plus souscrire à l'idée d'un grand puzzle d'entités civilisationnelles juxtaposées et autonomes, comment toutefois articuler en termes multiscalaires la dimension spatiale des cultures ? Il semble que les recherches actuelles ne sachent plus vraiment comment répondre ni comment objectiver des niveaux moyens qui, en deçà ou au-delà des États, ordonnent régionalement les imaginaires, les valeurs ou les normes sociales. Ce vide est aisément occupé par des thèses funestes qui essentialisent les différences et prophétisent des chocs entre civilisations. Un certain sens commun encore largement partagé nourrit leur succès médiatique et fournit ses justifications à des projets politiques de murs, de séparations ou de sécessions territoriales. Ce livre s'engage dans la brèche. Il entend pousser l'enquête sur la spatialité[1] des différences d'ordre culturel entre les sociétés.

1. Par l'idée de « spatialité » j'entends ici rendre compte de la dimension géographiquement configurée et configurante de toute œuvre humaine, qu'elle soit individuelle ou collective : configurée, au sens où toute entreprise, toute action, se réalise et prend forme à travers un agencement spatialement et symboliquement organisé d'actants, humains et non humains ; géographiquement configurante au sens où toute action est située en un lieu terrestre historiquement déjà configuré à de multiples échelles et qu'elle contribue à son tour à reconfigurer (Elissalde 2004 ; Lussault 2007, p. 147 *sq.*).

La spatialité des différences culturelles

On pourrait au premier abord s'étonner du déclin de l'intérêt scientifique recueilli ces dernières décennies par la dimension géographique des ensembles géoculturels, alors même que bon nombre de travaux en histoire, en sciences sociales ou dans les sciences de la culture se réclament d'un « *spatial turn* » (Lévy 1999 ; Bachmann-Medick 2006, p. 284-328 ; Lussault 2007 ; Besse *et al.* 2017). À bien regarder, ce sont en fait les échelles spatiales considérées qui sont en question. Car les recherches qui interrogent les cultures se préoccupent souvent d'espace et de configurations spatiales, mais en privilégiant systématiquement une focale locale. Elles ont ainsi pu mettre en lumière les effets de circulation, d'échanges, d'influences croisées, et se dégager des nationalismes méthodologiques ou des essentialismes culturels qui encombraient la compréhension des différences entre les sociétés. Elles ont pu également expliciter la capacité d'agir des personnes, leurs marges de manœuvre et leur capacité à faire des choix, à orienter les devenirs, pour réagir aux déterminations des structures. La question de l'espace n'y est pas celle de l'extension des phénomènes observés, mais celle des situations particulières, des agencements locaux, des configurations d'acteurs en présence ; comme quand Marshall Sahlins (1989 [1987]) décryptait la rencontre de l'Europe et de peuples du Pacifique Sud au prisme microhistorique de l'arrivée de Cook à Hawaï, ou quand Serge Gruzinski (1999) s'intéresse aux productions artistiques des Indiens du Mexique dans les premières décennies de la colonisation européenne. Les configurations locales y sont finement reconstituées, parfois d'ailleurs jusque dans leur dimension matérielle et paysagère. La concentration sur des contextes hyper-localisés permet d'éclairer au fil d'une situation historique particulière le jeu des compositions et recompositions des schémas préexistants, des interprétations et des réinterprétations, par les groupes en présence, de leurs expériences ou de leurs imaginaires. Elle montre les circulations et les échanges entre modèles, leurs limites floues et instables, leur métissage, loin des oppositions tranchées. Les (nouvelles) géographies culturelles, dans leurs développements récents et leurs variantes anglophones, germanophones ou francophones, privilégient ces postures en préférant explorer les nœuds plutôt que les limites, les réseaux plutôt que les aires, les circonstances plutôt que la durée.

Poser la question de la spatialité des différences culturelles suppose pourtant que l'on fasse varier les focales à la fois spatiales et temporelles.

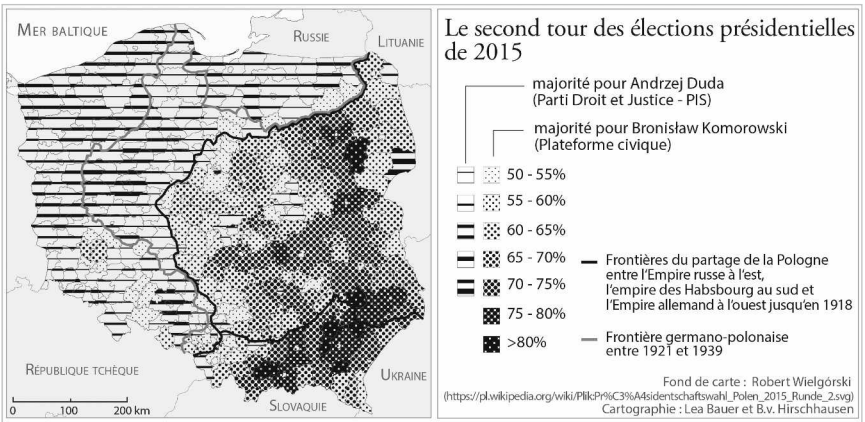
L'intérêt renouvelé des recherches contemporaines pour les frontières et l'essor des « *borders studies* » au cours des dernières décennies ont produit une très grande richesse de travaux où nous pouvons chercher une forme d'inspiration. Ils ont en effet montré l'intérêt heuristique des espaces de bordure pour « repenser le statut de la limite dans les constructions territoriales » et mettre au jour en termes critiques des configurations géographiques de plus longue portée (Amilhat Szary et Fourny 2005, p. 8). En explorant des lieux frontaliers, en examinant ponctuellement et précisément les modalités du contact, du passage, du filtrage, ou de la contestation qui y prend corps, ces travaux éclairent bien sûr des politiques nationales et leurs pratiques du contrôle, mais ils font aussi « surgir la dimension culturelle, sociale ou anthropologique du territoire » (*id.*) ; ils explicitent l'établissement de hiérarchies entre les cultures. L'analyse de compositions microsociales permet ainsi de lever le voile sur des constructions d'ordre symbolique et culturel fonctionnant à des échelles régionales voire continentales. Ce livre propose de considérer la construction de différences géoculturelles à partir de prémices théoriques analogues, mais en questionnant des limites non étatiques, situées à une grande variété de niveaux moyens, au-delà des niveaux locaux de l'interconnaissance et en deçà du niveau global de l'échelle planétaire. L'idée est de s'intéresser à la construction de configurations géoculturelles dans leur étendue sans les réifier et de questionner leur durée sans les figer dans un temps anhistorique, mais au contraire en explorant leurs dessins dans le tissage changeant des pratiques, des expériences et des imaginaires sociaux.

Pour réinterroger les intrications de l'histoire, des cultures et de l'espace, je m'empare d'un type d'objet empirique étonnant, que j'ai nommé « frontière fantôme », et qui permet d'enquêter sur l'apparition de discontinuités d'ordre géoculturel. Comme la métaphore du fantôme peut d'emblée le laisser deviner, ces apparitions peuvent à la fois relever du passé et des circonstances présentes, de la durée et de l'éphémère, de la réalité et des imaginaires. L'enquête est conduite dans les contextes historiques et géographiques, heuristiquement très riches pour mon propos, de l'Europe centrale et orientale ; les limites et frontières en cette « Europe médiane » (Fernand Braudel), ou « Europe de l'entre-deux » (Violette Rey) sont floues et mouvantes ; les expériences historiques y ont été soumises à des influences concurrentes et croisées au fil de ruptures historiques répétées.

UNE RECHERCHE CONDUITE À PARTIR D'ENQUÊTES SUR LES « FRONTIÈRES FANTÔMES »

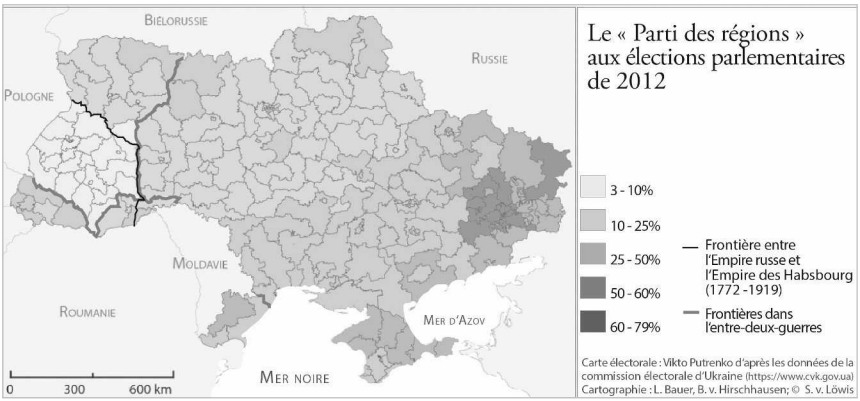
Les « frontières fantômes » peuvent être définies à un niveau élémentaire comme les traces laissées par des territorialités défuntes dans la géographie de pratiques sociales contemporaines. Elles sont repérables sur des cartes et notamment sur des cartes électorales comme celle de la Pologne (Figure 1) ou de l'Ukraine (Figure 2) qui, à chaque rendez-vous politique dans les urnes, depuis un quart de siècle, laissent réapparaître avec une clarté stupéfiante les frontières des empires qui s'étaient partagé leurs territoires respectifs il y a plusieurs générations.

Figure 1 – Les frontières fantômes dans la géographie électorale de la Pologne



La carte figure les résultats des deux candidats du second tour à l'élection présidentielle de Pologne le 24 mai 2015. La transcription géographique de la polarisation du champ partisan est particulièrement frappante : tandis que le vainqueur du scrutin, Andrzej Duda, le candidat du parti Droit et justice (droite illibérale), obtient d'excellents scores, souvent supérieurs à 70 %, dans les campagnes de l'Est et le sud-est du pays, Bronisław Komorowski, le candidat malheureux du centre droit, a eu la majorité des suffrages des villes et de tout l'ouest du pays. La discontinuité entre les deux régions politiques est établie le long d'une ancienne frontière historique qui sépara au cours d'un long XIXe siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale les territoires sous dominations russe et austro-hongroise des territoires sous domination allemande. L'apparition de telle ou telle « frontière fantôme » sur les cartes des votes est une constante des rendez-vous électoraux en Pologne depuis 1989.

Figure 2 – Les frontières fantômes dans la géographie électorale de l'Ukraine



La carte figure les résultats du Parti des régions, dit « pro-russe » et soutien du président Viktor Ianoukovytch aux élections législatives de 2012. On relève une claire structuration régionale de ses résultats selon un gradient est-ouest. Tandis que ce parti obtient entre 50 et 60 % des suffrages en Crimée et dans le Donbass, il ne retient que moins de 25 % en Ukraine centrale ou en Volhynie et moins de 10 % en Galicie. On remarque que les discontinuités spatiales repérables dans l'ouest du pays suivent les limites d'anciennes frontières : celle qui séparait l'Empire russe de l'empire des Habsbourg entre la Galicie (autrichienne) et la Volhynie et la Podolie (russe) avant la Première Guerre mondiale, et celle qui séparait l'Ukraine de la Pologne et de la Tchécoslovaquie dans l'entre-deux-guerres. Les fantômes de ces frontières réapparaissent régulièrement sur les cartes électorales ukrainiennes depuis l'indépendance du pays en 1991 et les premières élections libres. Rien de figé toutefois dans cette composition. L'annexion de la Crimée et l'intervention russe dans le Donbass à partir de 2014 ont conduit à la marginalisation croissante du Parti des régions et à la recomposition de la géographie du vote.

Des frontières fantômes peuvent également apparaître sur des cartes des niveaux d'équipement des maisons rurales comme en Pologne, dans les États post-yougoslaves ou en Roumanie (voir plus loin la Figure 5 et la Figure 6 dans le chapitre 1) dont les villageois développent des stratégies de modernisation différentes selon que leurs villages furent, il y a un à deux siècles, russes, ottomans, austro-hongrois ou prussiens.

Ces cartes nous mettent au défi de comprendre et d'interpréter les rémanences de territorialités étatiques révolues dans les espaces contemporains. Du fantôme, ces rémanences tiennent leur caractère imprévisible : dans les exemples cités, rien par exemple ne signale leur présence quand on enquête sur la densité des abonnements téléphoniques ou bien sur les usages que les internautes font de réseaux sociaux comme Facebook ou Instagram. Les frontières fantômes diffèrent des « frontières invisibles » (François 1993) entre groupes religieux ou ethniques

(correspondant en anglais à la notion de « *boundaries* », voir Barth 1969) qui ne sont pas davantage marquées au sol, mais qui font fonction d'interface entre des communautés, régulent leurs transactions, font l'objet de renégociations permanentes sur les limites du franchissable et du transgressif. Les frontières fantômes, quant à elles, ne freinent ni ne régulent les échanges ; on les franchit sans transgression ; elles tiennent moins de la frontière que de la discontinuité. Les sociétés locales peuvent même parfois n'en avoir qu'une conscience diffuse. Si le terme de « frontière fantôme » met l'accent sur les limites, il donne toutefois à voir des périmètres, des aires, des espaces et on peut souvent parler de « territorialités fantômes » ou de « géographies fantômes » comme quand, sur les cartes de la Pologne ou de l'Ukraine, les résultats électoraux font apparaître les territorialités fantômes d'empires disparus : le dessin des dominations impériales russe, allemande et austro-hongroise y resurgit, encore un siècle après leur démembrement. Remarquons, d'ailleurs, qu'à l'inverse des frontières politiques actives, ce ne sont pas les limites qui fabriquent des contenus territoriaux différents, mais au contraire les dynamiques de distinction territoriales qui font apparaître les traces d'anciennes limites. Cela fait leur intérêt au regard de nos questionnements sur les spatialités culturelles.

L'Europe centrale et orientale, où les États-nations ont été recomposés à partir de morceaux d'empires, offre différents spécimens de ces « fantômes » territoriaux ; les interprétations ordinaires les mettent le plus souvent au compte de « mentalités » régionales qui seraient plus ou moins libérales ou conservatrices, plus ou moins « modernes » ou « archaïques », plus ou moins « européennes » ou « balkaniques », « occidentales » ou « orientales » ; on y retrouve souvent le condensé de stéréotypes orientalistes ; on pressent d'emblée tout l'intérêt de ses objets pour reprendre à nouveaux frais la question des discontinuités et des durées géoculturelles.

Une hypothèse initiale a fondé les enquêtes conduites en amont de ce livre[2] : nous[3] avons considéré que les fantômes de territorialités impériales, dans les géographies contemporaines, étaient le fait (à la

2. J'ai pu mener ce travail en lançant un projet collectif intitulé « *Phantomgrenzen in Ostmitteleuropa* » conduit en partenariat avec des institutions de recherche allemandes et financé par le Ministère fédéral de la recherche entre 2009 et 2017. Pour ses principaux résultats, on peut se référer au site http://phantomgrenzen.eu/.

3. La plupart du temps, j'utilise dans le livre la première personne du singulier : pour rendre compte de mes observations empiriques et donner à voir ma « positionnalité », pour émettre des hypothèses et pour énoncer les thèses que je défends. C'est un « je » de modestie. L'usage de la première personne du pluriel renvoie tantôt, comme ici, au groupe de recherche du projet sur les frontières fantômes que j'ai animé entre 2009 et 2017 afin de faire place aux démarches et conclusions que nous avons partagées,

fois individuel et collectif) de pratiques ordinaires et que l'on pouvait, à partir de la compréhension de ces pratiques vernaculaires, renouveler la question du rapport espaces/histoire/culture dans une plus longue durée. De cette hypothèse sont issus les deux choix méthodologiques qui ont piloté les travaux. Le premier choix a été celui d'une approche de type inductif, construite dans un va-et-vient régulier entre une panoplie d'études de cas conduites au niveau local et l'élaboration conceptuelle ; ce premier choix a permis de se dégager d'un débat général sur la pertinence des aires culturelles, qui reposait jusqu'alors sur des approches surplombantes. L'idée a consisté à aller d'abord observer, au plus près des frontières fantômes, la production locale de discontinuités culturelles dans les pratiques et/ou les représentations, puis de chercher à élaborer une proposition d'ambition théorique, dans une confrontation serrée avec les matériaux empiriques recueillis. Le second choix méthodologique a été d'interroger la production vernaculaire des frontières fantômes à partir de trois entrées que nous voulions considérer conjointement : celle des acteurs, de leur agir et de leurs choix, celle de leur expérience historiquement et géographiquement située et enfin celle de leurs imaginaires, de leurs croyances et de leurs attentes.

Nous choisissons ici de récuser l'opposition qui depuis une vingtaine d'années organise en deux postures antinomiques le champ d'étude des aires culturelles entre, d'un côté, les analyses des discours hégémoniques dont les études postcoloniales se sont fait la spécialité et, de l'autre, les analyses des structures de longue durée des approches classiques. En plaçant au centre de l'analyse une approche microgéographique de l'agir individuel et collectif dans sa double relation à l'espace structuré-structurant de l'expérience et aux horizons d'imaginaire et de croyance, nous avons vu le moyen d'échapper à cette antinomie. En concevant les frontières fantômes comme conjointement produites, expérimentées et imaginées par les acteurs locaux, nous avons cherché à réarticuler sur un mode original le présent de la production concrète des espaces à la longue durée de l'accumulation des expériences collectives et aux projections dans des futurs imaginés.

---

tantôt à un usage plus rhétorique afin de prendre mes lecteurs et lectrices à témoin et de les conduire au fil de la lecture.

UNE NOUVELLE MÉTAPHORE

Les expressions de « frontières fantômes », de « territorialités fantômes » ou de « géographies fantômes » ont recours à une métaphore. Comme les fantômes, elles manifestent la présence d'un corps disparu, celui d'un territoire. À la manière des fantômes, leur manifestation peut être furtive ; comme pour les fantômes, leur apparition est d'une nature incertaine, simultanément sensible et fantasmagorique, puisqu'on ne sait jamais très bien, en présence d'un fantôme, ce qui procède du défunt (de sa corporéité et de son histoire) ou d'une projection de l'imaginaire. C'est du côté de cette double nature, sensible et fantasmagorique, que je cherche à tirer la métaphore afin de penser les dynamiques ambivalentes que nous observons empiriquement. Le terme initial allemand de « *Phantomgrenze* » joue en outre avec une métaphore secondaire, et sur les assonances avec le terme de « *Phantomschmerzen* », qui désigne en français ces douleurs fantômes que peut ressentir épisodiquement un patient dans un membre amputé : par analogie, les frontières fantômes peuvent évoquer la mémoire douloureuse des provinces perdues. L'imaginaire territorial de la société hongroise garde ainsi le souvenir endolori des redécoupages du royaume de Hongrie au traité de Trianon de 1920 (voir l'Illustration 2 dans le chapitre 1).

Cet usage de la métaphore du fantôme se démarque d'autres métaphores utilisées jusqu'à présent pour traiter des longues durées géoculturelles. Dans les travaux qui interrogent les ressorts de la stabilité des civilisations et des cultures dans l'espace, ont été classiquement mobilisées des images qui évoquent l'idée d'évolutions sous contraintes : Fernand Braudel parlait de « prisons de longue durée » qui conditionnent les conjonctures et les événements ; cette image a été reprise par des géographes en puisant au registre de la cybernétique pour analyser les espaces comme des systèmes complexes et denses de relations et de structures ayant acquis stabilité et capacité de résilience (voir par exemple Auriac (1983) à propos du « système viticole languedocien » ou Durand-Dastès (2001) à propos du « système penjabi ») ; en science politique, Pierson (2004) a mobilisé de son côté la métaphore du sentier, pour parler des « *path dependencies* », ou « dépendances du chemin », qui limitent l'autonomie des acteurs et les maintiennent sur des cheminements contraints. Les métaphores de l'écriture du temps, de l'accumulation et de la superposition furent aussi souvent reprises : on peut citer la métaphore du parchemin écrit, gratté et réécrit aux époques successives tel un palimpseste (Rugg 1985 ; Piveteau 1992 ; Troebst 2010). L'historien Karl Schlögel (2003) a usé de

la même image pour parler de l'espace comme d'un texte que l'on pourrait déchiffrer : « *Im Raum lesen wir die Zeit* » (« Dans l'espace se lit le temps »). Enfin, le concept métaphorique du « *social capital* »[4] (Putnam 1993), différemment accumulé selon les régions et transmis en héritage aux générations successives, est un de ceux qui ont trouvé la résonance la plus importante dans les représentations ordinaires des longues durées géoculturelles. Toutes ces métaphores ont en commun de s'intéresser aux enchaînements endogènes et historiques. Elles tendent à penser les aires culturelles comme des entités autonomes, stables et dont on peut identifier l'origine et suivre le devenir.

« Une métaphore créative, écrit le théoricien des sciences Peter Finke (2003), est comme l'ouverture d'un nouveau point de vue sur un paysage complexe que l'on ne peut jamais saisir totalement mais qui sous cette nouvelle perspective apparaît plus clairement, moins lacunaire et moins déformé. » La métaphore du fantôme territorial entend ouvrir un nouveau point de vue à partir d'une nouvelle image. De par sa nature ambivalente qui renvoie tout à la fois au passé révolu et à l'imaginaire, elle rompt avec les métaphores de l'accumulation et de la contrainte ; elle est heuristiquement riche pour avancer sur la question de la réactualisation, à certains moments historiques, de différences « culturelles » entre des sociétés voisines. C'est à partir de cette métaphore que nous avons entrepris de retravailler le rapport espace/temps/culture, qui sous-tend l'interrogation sur les aires culturelles. Cette enquête, conduite à partir d'études empiriques situées au niveau local, nous semble en mesure d'échapper au soupçon de déterminisme et aux implicites normatifs qui encombrent la définition des aires culturelles et permet de les concevoir dans leur double dimension imaginaire et concrète.

Les laboratoires de l'Europe centrale orientale

L'Europe centrale et orientale fait ici figure de laboratoire pour au moins deux raisons. D'abord parce qu'elle est sillonnée, plus que d'autres régions, par d'anciennes frontières (Figure 3). Les tracés frontaliers y

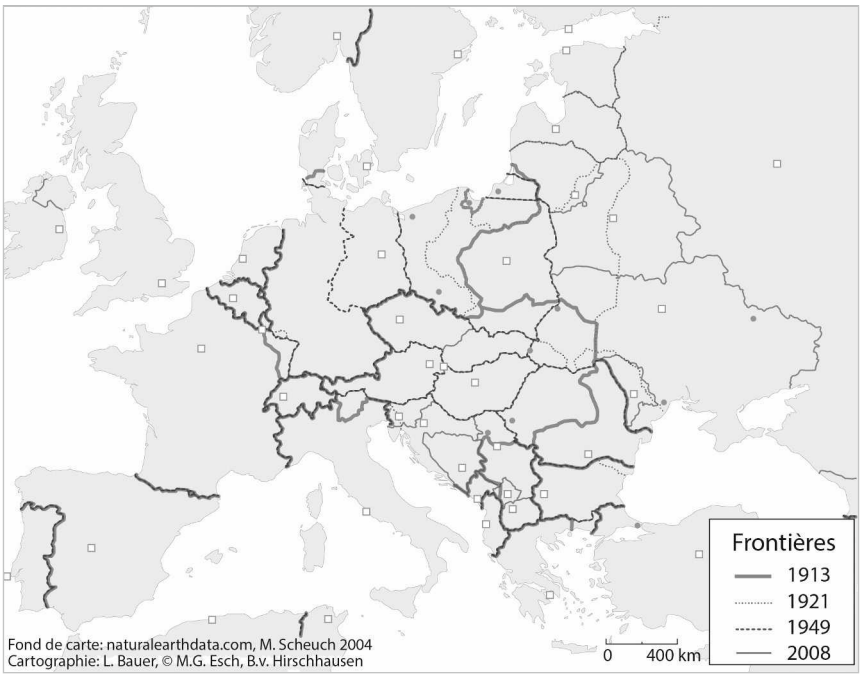
4. Le concept de « *social capital* » chez Robert Putnam diffère de celui de « capital social » de Pierre Bourdieu. À la différence de ce dernier, rapporté à l'individu et aux différents capitaux dont il peut jouer dans les champs sociaux, il s'agit chez Putnam d'un concept normatif et mesurable, rapporté aux fonctionnements collectifs des sociétés locales qui en ont été plus ou moins dotées au fil de leur histoire (voir le chapitre 3).

furent maintes fois modifiés et la constitution des États-nations contemporains s'est faite par recombinaison de morceaux de territoires, découpés dans les Empires des Habsbourg, russe, ottoman ou allemand. La question des effets contemporains de ces passés impériaux connaît une actualité politique souvent brûlante. Comme les fantômes dans le spiritisme, certains tracés frontaliers révolus ont pu même se voir convoqués par des acteurs politiques qui cherchaient à les « réveiller » dans les mémoires collectives à la faveur de crises politiques ; ils ont pu être mobilisés dans les discours identitaires et participer à la construction de nouvelles « communautés imaginées » (Anderson 1996 [1984]). La séparation de la République tchèque de la Slovaquie en 1992, plus dramatiquement, les guerres de Yougoslavie entre 1991 et 1995 sont là pour rappeler comment des frontières fantômes, une fois instrumentalisées par des acteurs politiques, peuvent développer des pouvoirs de sape pour les États qu'elles traversent. Depuis la fin de la guerre froide, la création de nouveaux États redécoupés le long d'anciennes frontières a d'ailleurs connu, entre mer Baltique, mer Noire et mer Adriatique, une activité sans équivalent dans le monde. Estonie, Lettonie et Lituanie ont été les premières à arracher leurs indépendances à la domination soviétique en réactivant peu ou prou les frontières de l'entre-deux-guerres. Biélorussie et Ukraine sont nées de l'effondrement de l'URSS qui s'est ensuivi. République tchèque et Slovaquie ont signé leur divorce en 1993. Slovénie, Croatie, Serbie, Bosnie-Herzégovine, Macédoine, Monténégro et Kosovo sont nés sur les décombres de la Yougoslavie non sans avoir, pour certains, tenté des redécoupages frontaliers et en se voyant contraints par la communauté internationale de se conformer aux limites des anciennes républiques fédérées ou territoires autonomes. Avec la fin du bloc de l'Est, ce sont en tout 14 nouveaux États qui sont nés en Europe, de la réactivation de frontières révolues par démembrement d'États antérieurs au long de leurs frontières internes (Foucher 1993 ; Grandits 2015).

L'intensité du fait frontalier dans cette partie de l'Europe renvoie à une expérience historique qui en fait un laboratoire des relations entre espace, histoire et culture. Violette Rey (1995), dans son analyse des longues durées géographiques de l'espace centre et est-européen, avait montré l'intérêt de cet espace qu'elle dit « entre-deux », ballotté par les déplacements de frontières et les basculements successifs des hégémonies extérieures. Son travail pour capter les modalités spatiales et temporelles propres à la géographie de la région a mis l'accent sur les fragmentations paysagères et les particularités des expériences historiques qui y sont associées. « Les paysages, fragments de temps

piégés [...] expriment dans l'espace la particularité du rapport que les sociétés entretiennent avec le temps », écrivait-elle dans la *Géographie universelle* à propos de l'« Autre Europe » (Rey 1996, p. 10). Cette approche faisant place à la signification existentielle pour les habitants de leur position géographique pour éclairer conjointement leurs manières particulières de se comprendre dans l'histoire et de produire l'espace ordinaire, a ouvert une voie de recherche que je continue d'explorer ici. Les traces laissées par les frontières révolues dans les espaces, les paysages ou les mémoires sociales constituent localement autant de laboratoires d'étude. Elles offrent des situations quasi expérimentales et heuristiquement riches pour notre propos. Dans sa position d'altérité proche au regard de l'Europe occidentale – Maria Todorova (2011 [1997]) parle d'un « autre en soi » pour l'Europe –, l'Europe centrale et orientale permet de réfléchir aux effets de différence entre les sociétés sans risquer les oppositions binaires que peuvent susciter des altérités plus tranchées.

Figure 3 – Le palimpseste des frontières en Europe centrale et orientale



On a représenté ici de manière cumulative l'ensemble des frontières politiques qui ont été tracées depuis 1875 sur l'espace cartographié. Cette carte, inspirée de celle que Michel Foucher avait

publiée dans Fragments d'Europe *(1993), n'a pas vocation à être lue de manière analytique : on peinerait à y repérer les configurations historiques successives. Elle a en revanche l'intérêt de donner à voir la densité des redécoupages frontaliers qui ont scandé la décomposition des empires et la recomposition des États-nations au cours des derniers 150 ans en Europe centrale et orientale. Elle laisse deviner l'intensité des expériences frontalières et l'actualité de la question des fantômes territoriaux pour les sociétés locales en cet « entre-deux » géopolitique (Rey 1995).*

D'UNE ANALYSE EMPIRIQUE SITUÉE AU CONCEPT DE GÉORÉCIT

On l'aura compris, l'ambition du propos voulait, dès le départ, aller au-delà d'une approche compréhensive des situations singulières étudiées. Nous avons misé sur les laboratoires que propose la région pour pousser plus loin une analyse de portée générale sur le rapport qui noue espace, culture et histoire. La réflexion est nourrie par une grande abondance de cartes et de documents. Ils n'ont pas fonction illustrative ; ils constituent plutôt un matériau empirique qui fonde la réflexion ; la démarche du livre mise sur la force heuristique des situations particulières et des énigmes qu'elles peuvent soulever pour rénover les points de vue et dégager nos compréhensions des différences géoculturelles de schémas souvent paresseux. L'enquête empirique est conduite en va-et-vient entre l'étude d'une frontière fantôme particulière, repérée dans la géographie de la modernisation des maisons rurales en Roumanie, et celle d'autres exemples pris dans la riche collection des frontières fantômes d'Europe centrale et orientale.

C'est avec la frontière fantôme qui traverse la carte de l'équipement domestique dans les campagnes roumaines que nous ouvrons la démarche dans le chapitre 1. La géographie des dotations des villages en eau courante au début des années 2010 a de quoi étonner. La trace de l'ancienne frontière orientale de l'empire des Habsbourg est une nouveauté et un phénomène isolé dans la géographie générale de la modernisation des campagnes : elle était invisible avant les années 2000, sa variable statistique n'est pas corrélée avec des indicateurs de richesse ni avec d'autres indicateurs de la modernisation domestique. Elle réveille en revanche d'anciens imaginaires géographiques et conforte de vieux stéréotypes ; elle est le plus souvent interprétée comme la transcription d'une géographie des « mentalités » qui seraient transmises dans la longue durée des socialisations villageoises : aux habitants des anciens territoires de la double monarchie impériale, les imaginaires de l'espace accordent ordinairement des mentalités « modernes », aux autres des

attitudes « archaïques ». Comment dégager l'analyse du piège d'un essentialisme culturel qui, dans les cartes mentales, promet le progrès à l'Europe centrale et le retard à l'Europe balkanique ? Il faut commencer par expliciter les différences sociales et matérielles que la cartographie de ces éléments donne à voir.

Curieusement, la carte roumaine a une cousine polonaise : les régions rurales où les équipements sanitaires sont, sur la carte de l'habitat de 2011, les moins développés, correspondent au territoire de l'ancien royaume du Congrès sous domination russe jusqu'en 1918 ; comme en Roumanie, leur géographie conforte les clichés qui opposent l'héritage des Empires russe, des Habsbourg ou allemand sur le territoire de la Pologne. Cette carte est une invitation à faire, dans le chapitre 2, un détour par les travaux nombreux qui ont cherché, au cours des dernières décennies, à décrire et éclairer la vigueur de traces contemporaines laissées par les frontières impériales qui divisèrent le pays au cours d'un long XIX^e^ siècle. La revue des questions et des débats qui animent l'étude des traces du partage de la Pologne dans les espaces contemporains nous permet d'établir une distinction entre trois types de discontinuités héritées de territorialités révolues. Nous appelons « frontières reliques » les traces de frontières antérieures qui persistent dans des artefacts, des formes matérielles ou des arrangements fonciers du fait de l'inertie temporelle qui leur est propre ; nous traduisons ici le syntagme anglais de « *relict boundaries* », inventé par le géographe américain Richard Hartshorne (1933, 1936) entre les deux guerres, dans sa célèbre étude du redécoupage de la Haute-Silésie par suite du petit traité de Versailles de juin 1919 et du référendum de mars 1921. Les discontinuités repérables dans les réseaux d'infrastructures ou sur les cadastres en fournissent des exemples très typiques bien connus des géographes : leurs évolutions sont lentes et leur persistance s'avère capable de transcender les conditions étatiques qui les ont mises en place et mises en forme. Je les distingue d'un second type de traces, dont la persistance passe par des processus sociaux plus complexes et que nous nommons « frontières survivances ». Pour ces dernières, la reconduction de discontinuités dans la durée de certaines morphologies sociales est intriquée dans des enchaînements de causalités historiques ; les études les plus éclairantes et les plus stimulantes qui ont été données de ces processus mettent à jour le verrouillage, sur certaines trajectoires d'évolution, de systèmes complexes capables de dynamiques résilientes. Il s'agit dans ce cas de survivances, distinctes de la persistance passive de formes inertes (comme pour les frontières reliques), et caractérisées par la reproduction active et systémique de

certaines configurations initiales. Dans le cas polonais, on en trouve des exemples remarquables sur les cartes de la très petite paysannerie ou sur celle du vieillissement. Je réserve enfin le syntagme de « frontières fantômes » à l'apparition souvent furtive ou provisoire de discontinuités spatiales, produites par les *choix* d'une multitude d'acteurs ; ces choix peuvent être pour partie articulés à des survivances ou à des reliques spatiales, mais le lien n'est pas clairement établi et ils ne procèdent apparemment pas de longues chaînes de dépendances historiques ; ces choix sont d'abord inscrits dans leur propre présent ; ils engagent la question du sens que les acteurs leur donnent ; ils sont fluctuants et réversibles. Les cartes électorales (Figure 1, Figure 2, Figure 16, Figure 17, Figure 24) en donnent de très beaux exemples. Ce sont ces frontières fantômes qui sont au cœur de la suite du livre. Ce sont elles qui mettent en jeu une dimension géoculturelle particulièrement difficile à saisir.

La première partie du livre se clôt enfin sur un chapitre 3 qui tente de prendre la mesure des enjeux intellectuels de la question. Il s'agit de situer l'enquête au regard de trois controverses scientifiques. Une première dispute a trait à la question des homologies repérables entre des configurations géographiques à différentes époques : elle a été suscitée par certains travaux canoniques, comme notamment ceux déjà évoqués de Robert Putnam sur l'Italie, qui postulent la transmission d'habitus ou de normes sociales dans la très longue durée à partir d'une corrélation géostatistique repérée entre des variables saisies à deux dates différentes, parfois séparées de plusieurs siècles. Leur démarche pose la question récurrente et bien connue des déterminismes géographiques. Une seconde dispute porte sur la pertinence de saisir des différences entre les sociétés à des niveaux moyens « métagéographiques », au moment où l'intérêt pour les structures marque le pas. La troisième a trait à la difficile question de l'objectivisme et porte sur la possibilité même de construire des savoirs régionalisés après les déconstructions multiples qui les ont mis en cause au cours des trois dernières décennies.

La réflexion quitte ensuite un point de vue en surplomb et s'engage, en seconde partie, dans l'exploration dense et microsociale de deux communes situées de part et d'autre de la frontière fantôme (chapitre 4) repérée sur la carte de Roumanie du début du livre. C'est sur cette base que sont formulées de nouvelles propositions théoriques dans les chapitres 5 et 6. Ces propositions sont adossées aux catégories d'« espace d'expérience » et d'« horizon d'attente » empruntées à Reinhart Koselleck ; elles permettent d'historiciser les choix

vernaculaires et d'éclairer les modalités situées de construction de la normalité sociale dans chacun des villages. On recommandera aux lecteurs et lectrices plus pressés de prendre le temps de lire ces deux chapitres. C'est là que se noue le cœur de l'analyse et que se situe sans doute sa plus grande originalité, circulant entre analyses empiriques et constructions théoriques. La démarche analytique cherche à interroger la construction des différences régionales à partir du choix des acteurs, éclairé au croisement de deux types de logiques hétéronomes, celles des routines, ancrées jusque dans la matérialité des lieux, et celles des croyances habitées d'imaginaires. Elle met au jour des logiques performatives articulées aux espaces, à leurs trajectoires historiques respectives et aux cartes mentales de l'Europe qui y sont attachées. Elle dégage les frontières fantômes de leur seule dépendance envers le passé et montre leurs liens avec les visions du futur. Le chapitre 7, au terme de cette seconde partie, monte en généralité en proposant le concept de « géorécit » et s'emploie à en préciser l'intérêt heuristique.

Ce concept est un peu la trouvaille remontée de la plongée dans les réalités microsociales d'un coin d'Europe. Il est issu de mes efforts dans l'analyse empirique pour restituer une dimension pleinement spatiale aux espaces d'expérience et aux horizons d'attente des sociétés locales. Je définis les géorécits comme des récits historiques tels qu'ils sont « refigurés » par les espaces géographiques. J'emprunte le néologisme et l'idée de « refiguration » à Paul Ricœur dans son travail pour mettre au jour la connexion narrative du temps humain phénoménologique tel qu'il est pensé et vécu par les sociétés au temps cosmologique. Il montre que le calendrier, la suite des générations et les archives et traces du passé constituent trois « connecteurs » principaux ; ces connecteurs permettent la formulation de récits (historiques ou de fiction) qui « refigurent » le temps des sociétés (Ricœur 1985). L'idée de « géorécit », telle que je l'ai définie, voudrait explorer la participation des espaces géographiques (dans leur dimension sociale comme dans leur dimension paysagère) à ce processus d'articulation des sociétés au temps (à la fois comme récit historique et comme expérience) : non pas tellement parce que l'espace géographique conserve des traces historiques et nous connecte à de plus longues durées – ce serait à nouveau figer l'espace et le renvoyer au seul temps écoulé et au passé –, mais parce que ses agencements sont dotés de significations et qu'ils suggèrent en permanence des formes de mises en intrigue tacites, des formes de mises en ordre du temps, qui portent en elles des attentes et des promesses. Les représentations associées à l'espace géographique ne confèrent en effet pas les mêmes valeurs aux lieux, elles ne leur

accordent pas les mêmes chances de réussite ou de développement ; les saisies mentales que nous faisons des espaces et de leurs différences sont chargées de narrations quant à leurs origines, elles racontent des « *success story* » ou des échecs et, dans le même mouvement, colportent des prophéties sur l'avenir. Sur le registre matériel, les architectures futuristes ou les friches urbaines, les chantiers de construction ou les sites à l'abandon, les campagnes prospères ou les corons en crise sont traversés de récits qui prononcent des oracles. Sur le registre social, les compositions sans cesse en mouvement des naissances et des morts, des allées et des venues, des émigrations et des immigrations, des mixités ou des ségrégations, des créations d'entreprises et des faillites sont rapportées dans les représentations partagées à des interprétations parfois dissonantes et non consensuelles, mais qui disent autant le passé qu'elles énoncent l'avenir. Ce sont ces mises en intrigues tacites, où sont produits et vécus dans un même mouvement une narration de l'histoire et un découpage du monde, que le concept de géorécit cherche à désigner.

Nous verrons que ce concept permet de concevoir des attitudes ou des comportements collectifs sans les renvoyer à des mentalités ou à des identités de groupe, mais en les référant à des espaces, à des territoires – quelles que soient leurs échelles : un quartier, une microrégion, une région historique, un pays, une aire culturelle, etc. Les régimes de normalité auxquels les pratiques locales sont adossées ne sont pas renvoyés dans l'analyse à un « nous » et à une identité collective, mais à un « ici » et à une situation géographique : « ici, c'est comme cela » ; « ici, on fait ainsi ». Le récit qui en fonde la justification est articulé à l'espace.

Nous essaierons d'éclairer les modalités à la fois profanes et savantes, politiques et populaires, de production de ces récits. Leurs mises en intrigue peuvent procéder de projets volontaires de sémantisation des espaces ; elles peuvent aussi être nourries de représentations vernaculaires. Nous verrons la dimension multiscalaire de leur production sous l'influence conjointe de représentations indigènes, d'imaginaires nationaux ou régionaux et de cartes mentales énoncées depuis des positions culturelles hégémoniques.

Nous verrons aussi que les géorécits sont explicatifs de l'expérience d'une société (au sens où ils lui permettent de s'expliquer à elle-même sa situation présente comme un état de fait) en même temps que prescriptifs des avenirs possibles ou des avenirs plausibles ; ils tendent à situer ce qui est, dans un ordre des choses tenu pour établi ; ils sont naturalisés par l'« effet de réalité » que suggèrent les espaces, les lieux,

les paysages ; cela fait leur forte capacité performative. Nous verrons pourtant que la dimension spatiale des géorécits ne les condamne pas à la fixité. Leurs périmètres comme leurs contenus narratifs sont provisoires, soumis à des redéfinitions permanentes. Nous en explorerons des exemples dans la dernière partie du livre.

Cette dernière partie teste la pertinence du concept de géorécit et essaie de déployer son potentiel heuristique à partir d'autres frontières fantômes, apparues sur d'autres cartes de l'Europe centrale et orientale. L'intensité des mutations politiques vécues par la région permet notamment de mettre en lumière le caractère plastique, changeant, de ces mises en intrigue spatialisées de l'histoire. Dans le chapitre 8, l'interrogation porte plus spécifiquement sur les motifs des différences sociales et politiques apparues entre les anciens et les nouveaux *Länder* en Allemagne, trente ans après la réunification ; il tente d'expliciter les mues du géorécit est-allemand, de montrer comment la transformation radicale des « prises » (Augustin Berque) des sociétés locales sur leur milieu au cours des années 1990 a « refiguré » des géorécits originaux et en décalage avec le géorécit (ouest-)allemand qu'elles pensaient initialement vouloir endosser. Le chapitre 9 circule entre plusieurs études de cas (en ex-Yougoslavie, en Ukraine, en Roumanie ou en Pologne) qui peuvent être lues isolément. Il interroge les effets sur les géorécits de la région de trois types d'événements spatiaux majeurs, caractéristiques de l'Europe de l'« entre-deux » : la perte de sens puis l'effondrement du socialisme réel, les déplacements des frontières et les bouleversements de la géographie des populations sous l'effet des violences multiples et extrêmes exercées sur les peuples au cours des années 1940. Parce qu'ils font rupture, ces événements permettent de s'affranchir d'une vision seulement « cumulative » des différences géographiques, et de mettre en lumière les efficacités performatives de visions du futur. Parce qu'ils ont chaque fois obligé les habitants à redéfinir conjointement leurs coordonnées historiques et géographiques, ils permettent de mieux saisir comment les espaces configurent le temps des sociétés à des échelles moyennes.

Le livre voudrait ainsi faire place à ces niveaux géographiques moyens où sont produits et vécus dans un même mouvement une narration de l'histoire et un découpage du monde ; il laisse entrevoir les modalités multiples de mises en provinces du temps.

Liste des figures, illustrations et encadrés

Figures

Figure 1 Les frontières fantômes dans la géographie électorale de la Pologne 16
Figure 2 Les frontières fantômes dans la géographie électorale de l'Ukraine 17
Figure 3 Le palimpseste des frontières en Europe centrale et orientale 23
Figure 4 La géographie des robinets d'eau en 2002 35
Figure 5 La géographie des robinets d'eau en 2011 37
Figure 6 Géographie des logements sans eau courante en 2011 40
Figure 7 Géographie des logements sans eau courante en 2002 42
Figure 8 Géographie de l'électrification rurale en 2011 45
Figure 9 La couverture du réseau de téléphonie mobile d'un des principaux opérateurs en Roumanie en 2013 45
Figure 10 Schématisation de deux images mentales des Carpates dans le territoire 58
Figure 11 Le sous-équipement sanitaire en Pologne 66
Figure 12 Le puzzle territorial polonais 68
Figure 13 Carte routière au 1er janvier 1939 69
Figure 14 La Haute Silésie dans l'entre-deux-guerres et le travail cartographique de Richard Hartshorne 70
Figure 15 Le réseau de la compagnie ferroviaire nationale (PKP) en 1952-1953 et le palimpseste des frontières 73
Figure 16 Profils partisans des communes à l'élection présidentielle de 2020 79
Figure 17 Profils partisans des communes à l'élection présidentielle de 2000 82
Figure 18 Les 180 échantillons de l'étude empirique sur les attitudes civiques, choisis pour leurs localisations

de part et d'autre de l'ancienne frontière orientale de l'empire des Habsbourg 91
Figure 19 Taux d'alphabétisation pré-communiste et vote non communiste dans l'Europe post-soviétique : une relation linéaire 93
Figure 20 Les quatre cartes de l'argumentation de Robert Putnam : l'homologie pour raison 97
Figure 21 Les deux communes sur la carte de l'équipement en eau de 2011 133
Figure 22 La commune de Şişeşti et ses six villages 140
Figure 23 La commune de Constantin Daicoviciu et ses six villages 149
Figure 24 Le fantôme de la RDA dans la géographie du vote dans l'Allemagne réunifiée 261
Figure 25 Le fantôme des marches militaires de la Krajina lors de la guerre de Croatie 307

ILLUSTRATIONS

Illustration 1 La gestion de l'eau au quotidien dans le village de Noapteşă (commune Şişeşti, département de Mehedinţi) 38
Illustration 2 La mémoire hongroise de son territoire démembré 55
Illustration 3 Maison dans le village de Prisaca (commune de Constantin Daicoviciu) en octobre 2012 150
Illustration 4 Morphologie villageoise du village de Mâtnicu Mare, en août 2014 152
Illustration 5 Morphologie du bâti de Mâtnicu Mare (extrait Google Earth) 153
Illustration 6 Maison dans le village de Noapteşa (commune de Şişeşti) en juin 2012 154
Illustration 7 Morphologie villageoise du village-centre de Şişeşti (en avril et en juin 2012) 157
Illustration 8 Morphologie du bâti de Noapteşa dans la commune de Şişeşti (Google Earth) 159
Illustration 9 Le village de Şişeşti 164
Illustration 10 Nouvelles esthétiques, nouveaux standards de construction des maisons des migrants 221
Illustration 11 Le choix du portail 222
Illustration 12 Fragilité du bâti villageois traditionnel de la commune de Şişeşti 226
Illustration 13 Célébrer « la frontière de mille ans » 321

Encadrés

Encadré 1 Stéréotypes régionaux relevés sur un forum Internet 54
Encadré 2 Le maire de Şişeşti..... 141
Encadré 3 La tradition de la poterie..... 147
Encadré 4 Fête patronale à Mâtnicu Mare (commune de Constantin Daicoviciu) Extrait de carnet de terrain 195
Encadré 5 Soirée de veille de mariage et de *hora* à Noapteşa (commune de Şişeşti) Extrait de carnet de terrain 196
Encadré 6 L'hybridité d'un univers domestique à Noapteşa Extrait de carnets de terrain..... 223
Encadré 7 La greffe des nouvelles constructions sur les anciennes dans la commune de Şişeşti Extrait de carnets de terrain..... 231

Planches couleur hors-texte

Planche 1 La survivance des frontières sur les cartes du vieillissement en Pologne
Planche 2 Le fantôme des frontières historiques sur la carte des élections présidentielles en Pologne en 2000
Planche 3 Le fantôme des frontières historiques sur la carte des élections présidentielles en Pologne en 2020
Planche 4 Le fantôme de la frontière de la guerre froide sur la carte des élections parlementaires allemandes de 2021

Table des matières

Sommaire 8

Introduction 9

Les paradoxes contemporains de la question géoculturelle 9

La spatialité des différences culturelles 14

Une recherche conduite à partir d'enquêtes sur les « frontières fantômes » 16

Une nouvelle métaphore 20

Les laboratoires de l'Europe centrale orientale 21

D'une analyse empirique située au concept de géorécit 24

Première partie. Les questions que soulèvent les cartes 31

Chapitre 1. Des structures et des imaginaires 33

Prologue 33

Lecture étonnée de quelques cartes 35

Villes et campagnes 35

L'apparition du fantôme 39

Les caprices du fantôme 43

L'État, le territoire et les infrastructures domestiques 45

Les imaginaires du territoire de l'État-nation roumain 49

La polarité « territoires des Habsbourg/territoires du Vieux Royaume » 50

La polarité foyer carpatique/périphérie des plaines 55

La polarité villes/campagnes 58

Imaginaires du territoire et expérience historique 62

Conclusion 63

Chapitre 2. Traces des frontières historiques dans l'espace polonais 65

Le puzzle du territoire polonais et les « frontières reliques »... 67
La longue durée des structures : les « frontières survivances » ... 73
L'exemple de la géographie agraire ... 73
Morphologies spatiales et morphologies sociales ... 75
L'énigme des cartes électorales : les frontières fantômes ... 77
Le fantôme du partage dans les cartes contemporaines ... 78
Les interprétations culturalistes des frontières fantômes ... 81
L'imprévisibilité des fantômes ... 82
Revenir aux enjeux politiques ... 84
Chapitre 3. Enjeux théoriques de l'objet ... 89
Les homologies géographiques, le déterminisme et l'essentialisme culturel ... 90
La référence au « capital social » de Robert Putnam ... 94
Le problème du raisonnement par homologie ... 99
Longue durée et intentionnalité des acteurs : la crise des approches régionales ... 102
Régions et longue durée ... 103
Temporalités des structures et logiques systémiques ... 106
La critique et les termes du débat ... 108
La question de l'intention et de la capacité de jugement et d'action ... 112
Les aires culturelles et la question de l'objectivisme ... 115
La polarisation des travaux de recherche sur les aires culturelles en Europe centrale et orientale ... 118
La dispute Sundhaussen-Todorova et la question du stigmate régional ... 120
La proposition de Maria Todorova dans son chapitre « Realia » ... 122
Au bord de la falaise ... 124
Deuxième partie. Historiciser les espaces à partir des acteurs ... 127
Chapitre 4. Enquête dans l'épaisseur des lieux ... 129
Repartir de l'empirie : les choix et les capacités d'agir des acteurs locaux ... 130
Le parti pris initial d'une approche « par le bas » ... 130
Structures spatiales, discours, acteurs : les trois registres de l'analyse ... 130

Une approche comparative de quatre villages dans deux communes 133
Le choix des villages 133
Des communes comparables 135
Une méthode ethnographique dans une visée compréhensive 137
Le registre des choix et de l'agir quotidien 139
Dans la commune de Şişeşti : « l'eau du puits est meilleure ! » 139
Dans la commune de Constantin Daicoviciu : « Ici la concurrence entre les gens est très grande » 148
Des héritages matériels différents 152
La question de l'arbitrage entre les priorités 156
La question du coût 156
Ce que moderniser veut dire 159
Les logiques de distinction 160
Régions et mentalités 163
Chapitre 5. De la possibilité d'une histoire des choix vernaculaires : entre espaces d'expérience et horizons d'attente 167
Le recours à Reinhart Koselleck 169
La transformation des horizons d'attente des villageois de Roumanie 172
Le post-socialisme et les nouveaux rapports au futur 172
Miser sur l'habitat 180
Les stratégies possibles 182
Les labilités de l'espace d'expérience des villageois 185
L'espace d'expérience comme espace géographique 185
L'espace d'expérience au prisme de l'attente 188
De la possibilité d'une histoire à la possibilité d'une géographie des choix vernaculaires 202
Chapitre 6. Les traces du passé viennent (aussi) du futur 205
Les constructions situées de l'attente 206
Deux régimes de normalité 206
Le calibrage de la « normalité » par les lieux 208
Régimes d'historicité – les imaginaires de l'histoire et de sa géographie 211

Le rattrapage pour horizon 211
Deux expériences historiques 213
Nouvelles sémantiques géopolitiques 215
Deux régimes d'accès à la modernité 218
Entre dynamiques historiques et logiques performatives 224
Ce qui distingue les deux espaces d'expérience historique 225
L'effet performatif 232
Chapitre 7. Essai sur le concept de « géorécit » 239
Quatre niveaux de résultats 239
Donner à voir des villageois européens peu visibles 239
Éclairer autrement les jeux de distinction des « Balkans » et de l'« Europe centrale » 240
Contribuer à penser les différences géoculturelles en Europe 242
Penser ce qui lie l'expérience de l'histoire à sa géographie 243
Le concept de « géorécit » 245
Essai de définition 245
La dimension spatiale du géorécit 248
La dimension narrative des géorécits 249
Les géorécits sont provisoires et multiples 251
La force performative des géorécits 254
Troisième partie. Spatialiser le temps 257
Chapitre 8. Comment l'espace refigure le temps – Essai d'application à l'Allemagne orientale 259
Une autre frontière fantôme. Thèses et hypothèses 260
Le fantôme de la RDA dans la géographie électorale allemande contemporaine 260
Les recompositions du géorécit est-allemand 265
Les nouvelles sémantisations officielles des espaces 266
Ostalgie : des humains et des choses 272
Stigmates paysagers d'un « pays disparu » 277
Conclusions provisoires 281
Le temps est affaire d'espace 283
L'exemple de la recomposition du géorécit des campagnes du Brandebourg et du Mecklembourg 283
La mutation des « prises » 288
Conclusion 292

Chapitre 9. Géorécits de l'Europe médiane 295
La chute du rideau de fer et la refonte des géorécits 298
La dimension cognitive de l'effondrement socialiste 300
Nostalgie du passé et fantômes des empires dans la crise yougoslave 303
Les déplacements de frontières et les labilités du rapport à l'histoire 311
Les flottements des affiliations nationales 311
Héritages et mémoires de part et d'autre du Zbroutch 314
Quand certains acteurs font tourner les tables 319
Les déplacements de populations. Quand l'histoire est arrachée aux lieux 323
« Échanger les peuples » 323
L'exemple polonais des « territoires recouvrés » 325
Les mémoires rattrapées par l'espace 329
Conclusion 332
Conclusion 335
Pour une herméneutique géographiquement située du temps historique 335
De quoi les fantômes de frontières anciennes apparus sur des cartes sont-ils la trace ? 335
Opposer à la thèse des mentalités, une étude de la construction des normalités 337
Régimes d'historicité et fabrique de la réalité 339
Le concept de géorécit 342
Les provinces du temps 346

Références citées 349
Index thématique 381
Remerciements 387
Liste des figures, illustrations et encadrés 389